

La première rencontre

Seule dans le bus, mon sac à dos sur les genoux. Je suis l'étrangère dans ce décor routinier ; mais déjà, on me connaît. Le chauffeur du bus me salue, et quelques murmures parlent de moi. C'est la fille au vélo jaune. Celle qui l'amène dans le bus.

Moi je regarde par la fenêtre. Je guette les lignes vertes et brunes dans le paysage, derrière les haies et les maisons. Quand les bâtiments s'espacent, et que l'horizon se dégage, on aperçoit les tracteurs rouges qui travaillent paisiblement la terre molle, les billons qui se creusent ou les mottes qui s'étiolent dans son sillage. Je les annote mentalement. Où descendre ?

Durant le premier voyage, à bord de ce bus rouge, je ne suis pas descendue. J'ai attendu, un signal, sans savoir lequel. Puis nous sommes arrivés au bout. Après la fin de l'asphalte, après le dernier pâté de maison. Sur un chemin de terre cabossé, le chauffeur fait demi-tour, puis prends sa pause. Les paysage est encore différent. Quelques arbres alignés ne dissimulent pas les grandes étendues de céréales ocre, craquelant dans le vent. On est à « El Quebrachal ». Triste lieu-dit qui porte le nom d'un arbre autochtone, le Quebracho. Paysage rural dénudé, de ses hommes et de ses vies, silencieux. Ce n'est pas par ici que je les trouverai, les agriculteurs, me dit le chauffeur. Ici il n'y a personne, sauf quand arrivent les moissonneuses batteuses. Vaut mieux s'arrêter avant, là-bas il y en a plein qui cultivent des légumes. Enfin « plein »...

Ouh, ça n'a rien à voir jeune fille. Un vieil homme, le visage ligné d'histoires, le menton posé sur sa bêche. Vous ne savez pas comment c'était avant. Avant c'était rempli, partout. Des arbres, des pêchers, des pruniers, des cerisiers, des amandiers, de tout ! Et entre les lignes, les légumes. Des pommes de terre aussi, et des carottes. Et puis on faisait tout avec les chevaux. Ça c'est sur, c'était du travail. Mais toute la famille s'y mettait. Après on allait aux marchés, avec la charrette. Chaque jour, une place différente. On avait aussi des poules, une ou deux vaches, puis les cochons, pour la *carneada* au début de l'hiver ! Et on allait à la chasse aussi ; il y en avait même, au marché, qui ne vivaient que de ça, de la chasse. Mais aujourd'hui...

Cette année les inondations, avant ça on a eu plusieurs années de sécheresse. Et puis l'eau du lac, elle arrive une fois toute les trois semaines, quand on a de la chance. Mais s'il ne pleut pas, c'est encore moins souvent ! Et vous savez comment c'est, quand on a une bonne récolte, ça ne vaut rien, et quand ça vaut quelque chose, on en a pas. Alors oui, ils ont tous arrêtés. Aujourd'hui vaut mieux attendre un peu, puis vendre tout ça pour faire construire. Ça c'est sur, ça rapporte plus. Mes enfants sont à la ville, que voulez-vous, ils n'en veulent pas de cette terre.

Il n'y a plus que les boliviens pour continuer. Non, il n'y a pas à dire, ils sont braves. Ils travaillent bien ein, du soir au matin. Et puis tous, les femmes, les jeunes, même les enfants. Vous savez, « là-bas », ce n'est pas pareil ... Alors que les argentins aujourd'hui, tu vas en chercher dans les quartiers, il n'y en a pas un qui veut venir travailler. Qu'est ce que vous voulez qu'on fasse.

On discute en marchant le long des champs. Je note à toute vitesse sur mon carnet. Nous faisons le tour de la propriété en remontant le cours de l'histoire, jusqu'au grand-père italien, la traversé de l'atlantique, et des installations ici ou là, au petit bonheur la chance. Une certaine fierté brille dans leurs yeux, en évoquant la cette histoire de famille, le travail à la ferme, les anciennes pratiques et ces plantes potagères qu'on ne mange plus.

Sous un autre soleil, je rencontre les fils. Ils ont moins de temps, et me regardent d'un œil plus méfiant, droit dans leurs bottes. Où vont toutes ces informations, et à quoi bon ? En posant les bonnes questions, les langues se délient. On ouvre le chemin de l'empathie, et, finalement, ils prennent plaisir à m'enseigner. On observe les cultures, les machines. Et ça c'est quelle plante ? Vous allez la travailler comment la terre ici ? Et le canal il est où ? Avec un peu de chance, on finira autour d'un maté. C'est plus facile pour les questions techniques, les calendriers de semis et les prix du marché.

Quand je les recroise là-bas, au marché central, on se salue chaleureusement. Dans le rituel des cagots et des acheteurs, ils ont toujours un sourire pour moi. Malgré la fatigue et les prix qui ne décollent pas. Eux ils sont là, tous les jours.